

HISTOIRE DES

ROIS D'ALGER

PAR
Fray Diégo de Haëdo, abbé de Fromesta

TRADUITE ET ANNOTÉE

PAR
H.-D. DE GRAMMONT

(Suite. — Voir les nos 139, 140, 141 et 142)

CHAPITRE IX

Thécheoli Pacha, neuvième Roi.

§ 1^{er}.

Après que Thécheoli eut été mis en possession de la ville et du Royaume d'Alger par les Corsaires, comme nous venons de le dire, et qu'il eut mis aux fers son prédécesseur Hassan Corso, la première chose qu'il fit fut d'envoyer deux de ses galères à Bougie et à Bône pour y arrêter les Caïds de ces deux villes, qui avaient été si désobéissants. Pendant les premiers jours, il ne s'occupait qu'à prendre des informations sur les principaux meneurs de la conjuration. Et, comme il était avare et cupide, il dissimula avec tous ceux qui rachèterent leur faute à prix d'argent, excepté avec Hassan Corso et les Caïds de Bougie et de Bône ; quant à Hassan, dix jours

ne se passèrent pas avant qu'il ne le fit cruellement tuer, en le faisant jeter sur une ganche (supplice excessivement barbare, comme nous l'avons écrit ailleurs) (1), en dehors de la porte Bab-Azoun, à l'extrémité du pont. Hassan vécut trois jours entiers, suspendu aux ganches par le côté droit (2), en proie à des souffrances cruelles; et comme on était alors au commencement d'octobre, et qu'il faisait froid, il dit à un Chrétien qui passait (ainsi que me l'a raconté un témoin oculaire) : « Chrétien, » donne-moi, pour l'amour de Dieu, un manteau pour » me couvrir; » mais comme il y avait là des Turcs qui le gardaient par ordre du Roi, le captif n'osa rien lui donner, et, au contraire, comme il se voyait guetté par ces Turcs, il tourna le visage d'un autre côté comme s'il n'eût pas voulu le regarder et qu'il en eût horreur. Au bout de trois jours, Hassan mourut, donnant un remarquable exemple de l'inconstance de la fortune. Quant à Ali Sardo, Caïd de Bougie, une des deux galères le ramena moins de huit jours après, et Thécheoli assouvit sa rage sur lui plus encore que sur les autres : après lui avoir fait planter des roseaux aiguisés dans les doigts des mains et des pieds, ce qui est un très douloureux supplice, il lui fit mettre sur la tête un casque de fer rougi au feu, le torturant ainsi, mais vainement, pour se faire livrer les grands trésors que le bruit public disait lui appartenir. Enfin, il le fit empaler vif, c'est-à-dire traverser avec un pieu aigu, du fondement jusqu'à la tête; Ali Sardo expira ainsi à la vue de tous, embroché comme une grive (3); son supplice dura plus d'une demi-journée,

(1) Dans le *Dialogo de los Martyres* (passim).

(2) Le 24 juin 1557, Henri II écrivait à M. de la Vigne : « ... Au » roy d'Argier, lequel a puis naguères couru si malheureuse fortune » que estant tombé es mains et à la discrétion de ses conspirateurs » et ennemys, a cruellement esté pendu avec un crochet de fer de- » dans l'œil, et ainsi misérablement finé ses jours. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 399.)

(3) Sic.

avec des angoisses terribles, jusqu'au moment où la mort le délivra de ses souffrances. Il fut empalé hors de la porte Bab-Azoun, le même jour qu'Hassan fut mis aux ganches. Huit jours après, on amena au Roi le Caïd de Bône, Mustapha, Renégat Grec, qui s'était enfui avec deux de ses Renégats et une mule chargée d'argent, se dirigeant vers la Goulette, après avoir été avisé d'Alger que Thécheoli l'envoyait prendre. Il fut condamné à être empalé vivant avec un Turc des principaux et des plus riches d'Alger, qui se nommait Chorchapari ; ce dernier obtint son pardon, moyennant une grosse somme d'argent. A cette époque, on apprit à Tlemcen le supplice que le Pacha avait fait subir à Hassan Corso ; le Caïd de cette ville était un Renégat d'Hassan, Calabrais, qui se nommait Caïd Yusuf. Il eut un vif ressentiment de la mort de son patron, et considéra son honneur comme engagé à mépriser tous les périls pour le venger par la mort de Thécheoli ; les Janissaires qui étaient avec lui à Tlemcen ne l'abandonnèrent pas en cette circonstance, indignés qu'ils étaient du honteux supplice infligé à un homme qui avait eu toute leur affection. Ajoutons que beaucoup de Janissaires d'Alger firent savoir par écrit à leurs amis et camarades de Tlemcen, le grand mécontentement que leur avait causé l'arrivée et les agissements de Thécheoli, qui ne les traitait pas suivant la coutume des autres Rois, étant offensé de leur refus de le recevoir, et qui avait violé les anciens usages en ne leur accordant pas la gratification de bienvenue ; ils montraient donc un grand désir de les voir se réunir à eux pour le chasser d'Alger. Yusuf, auquel ces lettres furent apportées, fit savoir à la milice, par l'intermédiaire de gens de Tlemcen, que, si elle voulait se déclarer en sa faveur, et ne pas l'abandonner dans l'action, il irait en personne à Alger y tuer Thécheoli et venger la mort de son patron Hassan. Les Janissaires et leur Agha furent très satisfaits de cette nouvelle, tellement ils abhorraient Thécheoli. En ce moment, il y

régnait une peste très cruelle qui enlevait tous les jours beaucoup de monde ; pour échapper à la contagion, Thécheoli sortit de la ville et s'installa aux Caxines (1) ; c'est un lieu dépeuplé, près de la mer, à cinq milles à l'Ouest d'Alger ; il fit dresser là son camp et ses tentes, et s'y logea avec toute sa maison et ses ministres, jusque vers la Noël de cette année 1556.

Yusuf, Caid de Tlemcen, ayant été avisé de ce changement de résidence, pensa que c'était une bonne occasion pour tuer Thécheoli, et partit de Tlemcen pour Alger avec environ trois cents Turcs (d'autres disent six cents et ajoutent qu'ils ne partirent pas de Tlemcen, mais bien de régions plus voisines d'Alger, où ils avaient été lever l'impôt sur les tribus Arabes pour le Roi Hassan). Yusuf, sachant donc que Thécheoli était campé au Caxines, s'y dirigea rapidement, et pour que celui-ci ne fut pas prévenu de son arrivée, il fit attacher à des arbres tous les Mores qu'il rencontrait le long de son chemin. Enfin, il arriva près des Caxines. Quand Thécheoli apprit cette nouvelle, il se douta de quelque embuche, monta rapidement à cheval et accompagné de trois ou quatre de ses amis, commença à courir à toute vitesse vers Alger. Yusuf était déjà si près de lui qu'il le reconnut et le vit fuir ; il le poursuivit immédiatement l'épée dans les reins. Thécheoli avait d'abord cherché à gagner les portes de la ville et les trouva fermées par les soins des Janissaires, qui avaient veillé à ce qu'il ne put pas y rentrer. Arrivé à la porte Bab-Azoun, il se sentit perdu et ne vit plus

(1) Le cap Caxine. D'après la lettre citée dans les Documents Espagnols (*Revue Africaine*, 1877, p. 284), Tekelerli avait été aux eaux d'Hammam-R'hira, et Yusuf profita de son absence pour organiser la conspiration. M. Devoux a consacré un long article à la chute et au meurtre de ce Pacha (*Revue Africaine*, 1874, p. 4, etc.).

d'autre parti à prendre que de gagner les hauteurs avec son cheval; voyant que Yusuf se rapprochait de lui, il précipita sa fuite à travers les coteaux, et arriva à une montagne très élevée qui est à un mille et demi à l'Ouest d'Alger; il descendit de cheval à la porte d'un Ermitage où avait longtemps vécu et où était enterré un Renégat de Cordoue, nommé Sidi-Yacoub (1); c'est là qu'il chercha un asile. Il était à peine entré que Yusuf, qui l'avait toujours suivi de près, y arriva, et sautant à bas de cheval, entra la lance à la main dans la chapelle, se précipitant sur Thécheoli; à cette vue, celui-ci lui cria: Yusuf, ne me tue pas! considère que tu es dans la maison de Mahomet! Yusuf répondit: Oh! traître, chien, et pourquoi as-tu tué mon patron innocent, qui n'avait commis aucune faute! En disant ces mots il lui donna trois ou quatre coups de lance et le laissa étendu sur le sol. Thécheoli était déjà mort à l'arrivée des Janissaires et des Turcs du parti de Yusuf; ils approuvèrent et louèrent son action et se dirigèrent avec lui vers Alger. Le récit de cet événement fut accueilli par tout le monde avec un grand contentement. Telle fut la fin de Thécheoli-Pacha, dont la conduite eût été excusable, s'il n'eût pas été tellement avare, qu'il mécontenta la milice et qu'il ne se trouva personne pour se mettre de son parti. Il régna trois mois, depuis le commencement d'octobre 1556 jusqu'à la fin de décembre (2). Il était Turc, âgé de cinquante ans, robuste et gros, de taille moyenne et de teint brun. Il est enterré en dehors de la porte Bab-el-Oued, dans

(1) D'après M. Devoux, cette Kouba aurait été située sur l'emplacement actuel du Fort-l'Empereur, ou tout au moins dans son voisinage immédiat. (Loc. cit.)

(2) C'est une erreur de date, Thécheoli ne fut tué que vers la fin d'avril 1557, comme le démontre la lettre des Documents Espagnols, déjà cités (*Revue africaine* 1877, p. 284). Une lettre de Philippe II d'Espagne semble prouver qu'il eut pour successeur, pendant quelques jours au moins, Mostafa-Arnaut, duquel nous avons déjà parlé. (Même *Revue*, p. 287).

une Kouba, qu'un Turc de ses amis lui éleva quelques mois après ; elle est à vingt pas en avant de la Kouba d'Hassan-Corso et de Yusuf-Pacha.

CHAPITRE X

Yusuf, dixième Roi.

§ 1.

Après que Yusuf eut ainsi tué Thécheoli-Pacha, il entra dans la ville accompagné des soldats qu'il avait amenés et reçut la visite de l'Agha des Janissaires et des principaux d'entre les Turcs et Renégats, qui, tant pour l'amour qu'ils conservaient à la mémoire de son maître Hassan Corso dont il avait vaillamment vengé la mort, que pour l'affection qu'ils lui portèrent à cause de cette action, le choisirent sans plus de délai et le proclamèrent Roi d'Alger. Yusuf, qui était un homme très intelligent, fit preuve, en cette occasion, de la plus grande libéralité possible ; il fit distribuer le jour même dix mille écus aux troupes, et recommença le deuxième, les troisième, quatrième, cinquième et sixième jours, de manière qu'en six jours il leur donna soixante mille écus d'or, ce qui augmenta d'autant leur affection. Les Turcs étaient donc enchantés d'avoir un Roi aussi libéral, et Yusuf ne l'était pas moins d'avoir changé l'état d'un pauvre Calabrais en une position aussi brillante, lorsque la mort, qui abat et brise tout, nos existences et notre bonheur, vint les plonger tous dans la tristesse et dans les pleurs. Il sévissait alors une grande peste dans la ville ; elle frappa Yusuf le sixième jour de son règne, avec une telle violence qu'en moins de vingt-quatre heures, il perdit le trône et

la vie, au grand chagrin de tout le monde. Yusuf était âgé de vingt-six ans, mince, de stature moyenne, la barbe chataine, la peau blanche, se montrait gracieux et affable pour tout le monde. Il est enterré à côté de son patron Hassan Corso, dans la même Kouba que lui, en dehors de la porte Bab-el-Oued ; c'est celle qui est située en avant de la Kouba de Sala-Reïs et au-delà de celle de Thécheoli.

CHAPITRE XI

Yahya Pacha, onzième Roi.

§ 1.

Après la mort de Yusuf, les Janissaires fort tristes choisirent pour Roi un Turc, nommé Yahya. Il avait été longtemps Caïd de Miliana, ville située à douze lieues d'Alger ; et, comme c'était un homme brave et prudent, Sala-Reïs, devenu Roi d'Alger, s'était servi de lui en plusieurs occasions. Il gouverna six mois, depuis le commencement de janvier de l'année 1557, jusqu'au mois de juin. Il n'arriva pendant ce temps rien qui mérite d'être raconté, sinon qu'il mourut en ce temps là beaucoup de monde de la peste, tant à Alger que dans le reste du pays. Au bout de six mois arriva un nouveau Roi, nommé par le Sultan ; c'était le fils de Barberousse, Hassan Pacha, qui avait déjà régné, comme nous l'avons dit. Yahya rentra dans la vie privée, vécut longtemps encore en grand honneur et bonne réputation ; en 1562, après la mort d'Ahmed Pacha, il fut choisi pour Khalifa et gouverna Alger en cette qualité, jusqu'au moment où Hassan Pacha, fils de Barberousse, revint encore une fois comme

Roi d'Alger. Il mourut en 1570, âgé de soixante ans, de la manière suivante : ayant été avec Ochali au siège de Tunis, en 1569, pendant que celui-ci était dans la ville, quelques navires de la Goulette vinrent pour canonner les murailles; Yahya fit une sortie à la tête des Turcs; un projectile de l'un des navires lui passa tout près du mollet de la jambe droite sans toucher la chair, ni la botte; cependant sa jambe devint toute noire, et il ne pouvait plus s'appuyer dessus. Il retourna par terre à Alger avec Ochali, dans une litière qu'on lui avait fait faire à Tunis, et mourut chez lui de cette blessure quelques mois après. C'était un homme de haute taille, charnu, brun, avec de grands yeux et une forte barbe noire. Il ne laissa qu'une fille pour héritière de ses grandes richesses; il l'avait eue d'Axa, fille d'Hadj Pacha, avec laquelle il était marié; on l'avait surnommée gorda, parce qu'elle était très grosse. Cette fille est encore vivante aujourd'hui, s'appelle Leila Axa et est mariée au Caïd Daut, un des principaux d'Alger. Yahya est enterré parmi les Rois, hors de la porte Bab-el-Oued, dans une grande Kouba que sa fille lui fit bâtir depuis, tout près de celle d'Ahmed Pacha, du côté de la ville.

CHAPITRE XII

Hassan Pacha, Roi pour la deuxième fois et douzième.

§ 1^{er}.

En l'année du Seigneur 1557, avait eu lieu la mort du Grand Vizir Rostan (1), qui haïssait le fils de Barbe-

(1) C'est une erreur : Rostan Pacha ne mourut que le 8 juillet 1561. (Voir la lettre de M. de Boistailly à Catherine de Médicis, du 5 août 1561. *Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 662.)

rousse, auquel il avait ôté son gouvernement d'Alger, comme nous l'avons déjà dit. Peu de temps après, le Sultan, ayant appris les dissensions et les révoltes d'Alger, la mort d'Hassan Corso, de Thécheoli et de Yusuf, autorisa Hassan Pacha à retourner à Alger, et à gouverner ce Royaume, où il était fort respecté et obéi de tous, en mémoire de son père et de son oncle qui en étaient les premiers conquérants. Il arriva, comme nous l'avons dit, au mois de juin 1557, avec vingt galères bien armées. Peu de jours après, il apprit que le Chérif, Roi de Maroc et de Fez, avait recouvré ses États et tué dans une bataille Muley Buazon le Borgne, que Sala Reïs avait fait Roi de Fez ; désireux de se venger des Turcs, (qui, comme nous l'avons dit, l'avaient vaincu en deux batailles et lui avaient enlevé son Royaume), et d'accroître ses États autant qu'il le pourrait, ce prince marcha, avec une grosse armée de cavalerie et d'infanterie, contre la province et la ville de Tlemcen, que les Algériens possédaient. Il y arriva au mois de juin, peu de jours après le débarquement d'Hassan Pacha ; le Caïd et Gouverneur de la ville était alors le Turc Saffa, qui y commandait pour la deuxième fois. Il n'avait qu'une garnison d'environ cinq cents hommes, avec lesquels il n'essaya pas de défendre la place, à cause de son étendue et du mauvais état de ses remparts ; il se retira à la Casbah. Le Roi de Fez entra dans la ville, investit la garnison, et, comme il n'avait pas d'artillerie pour ce siège, et qu'il ne lui était, par conséquent, pas possible de prendre la citadelle, il envoya à la hâte un ambassadeur à Oran, pour prier Don Martin, comte d'Alcaudete, de lui prêter une ou deux pièces seulement, avec quelques munitions. Le Comte ne jugea pas à propos de prêter ses canons à des Mores. Le Roi de Fez dut donc s'attarder à Tlemcen, espérant s'emparer de la citadelle par force ou par trahison ; ce retard fit qu'Hassan Pacha fut avisé de tout ce qui se passait, et put marcher au secours des assiégés. Il sortit d'Alger avec six mille Turcs

et Renégats mousquetaires, réunit le long du chemin seize mille fantassins ou cavaliers Mores qui lui amenèrent quelques chefs Arabes ; il envoya par mer quarante galères, galiotes ou brigantines, avec beaucoup de canons et de poudre, et trois mille Turcs, auxquels il donna l'ordre de l'attendre à Mostaganem et d'y débarquer l'artillerie et les munitions. Il n'y était pas encore arrivé, que le Roi de Fez fut averti à Tlemcen de sa venue ; voyant qu'il avait peu de chances de prendre la Casbah aux Turcs, qui la défendaient très bien, et qu'il n'était pas prudent pour lui d'attendre que le Roi d'Alger l'attaquât avec sa puissante armée, il quitta Tlemcen et rentra dans son Royaume. Hassan Pacha était à quatre journées de cette ville quand il sut que le roi de Fez était parti ; déterminé à le suivre jusque chez lui, il continua son chemin sans entrer dans la place. Il envoya l'ordre à la portion de son armée qui était à Mostaganem, de se rendre de suite au port neuf qui est à côté de Mélilla (1). Au commencement d'août, il arriva devant Fez, où le Chérif l'attendait avec son armée. Elle se composait de trente mille cavaliers, de dix mille fantassins Mores et de quatre mille Elches (c'est-à-dire Renégats ou Andalous et Mores d'Espagne), tous mousquetaires. La première partie de la journée fut employée à laisser reposer l'armée ; l'après-midi, la bataille s'engagea de part et d'autre avec une égale fureur. Au bout de quelques heures, il y avait déjà un grand nombre de morts de chaque côté ; les Turcs commençaient à plier, parce que, d'une part, les contingents Arabes n'étaient pas de force à résister à la cavalerie de Fez, qui était nombreuse et bonne, et que, du reste, les Elches se battaient si bien, qu'ils avaient fait subir de grosses pertes aux Janissaires et les avaient acculés à une montagne voisine. La nuit fit cesser le combat, et les Turcs profitèrent de l'obscurité pour se retrancher sur les hau-

(1) K'çaça.

teurs par des fossés et des parapets. Hassan Pacha tint conseil avec les principaux chefs pour savoir si l'on recommencerait la bataille le lendemain matin ; il fut décidé qu'en raison des grosses pertes subies, il ne convenait pas de combattre, mais de se retirer sur Tlemcen dans le meilleur ordre possible. A minuit, Hassan donna l'ordre de s'appreter à partir, et pour que l'ennemi qui était tout près de lui ne s'aperçut pas de sa marche, il fit entretenir toute la nuit de grands feux au moyen de gros bûchers qui purent brûler jusqu'au jour. Cet ordre fut exécuté ; l'armée Turque s'éloigna avec le moins de bruit possible, au milieu de la nuit, et l'opération fut faite si prudemment, que le Roi de Fez n'en eut connaissance qu'au matin, quand il vit toute la montagne abandonnée. Et comme il avait lui-même perdu beaucoup de monde, et qu'il avait de nombreux blessés, principalement parmi les Elches, qui composaient sa meilleure troupe, il ne chercha pas à atteindre les Turcs, auxquels il aurait sans doute fait subir de grosses pertes, s'il les avait poursuivis pendant quelques jours l'épée aux reins. Hassan Pacha partit donc avec son armée, et arriva vers le milieu d'août au Port Neuf, où se trouvait sa flotte ; là, il licencia toute sa cavalerie, les contingents Mores, une partie des Turcs, et s'embarqua avec le reste de l'armée et son artillerie. Et, comme il lui vint l'idée de pousser une reconnaissance à Melilla, il le fit avec la galiote de Mostafa-Arnaut, et de là s'en retourna à Alger.

§ 2.

Ce fut l'année suivante, 1558, qu'arriva la triste défaite de Mostaganem, dans laquelle périt le Comte d'Alcaudete Don Martin, général d'Oran, avec plusieurs milliers de soldats Espagnols, tués ou pris. Le Comte s'était fait donner par Sa Majesté le Roi d'Espagne, douze mille sol-

dats pour prendre la ville de Mostaganem, qui est à douze lieues à l'est d'Oran, sur la route d'Alger. Cette troupe, ayant été levée en Espagne, ne put se rendre en une seule fois à Oran; la plus grosse partie traversa la mer au milieu du mois de juillet, et le reste, qui se composait de cinq mille hommes, qu'on appelait le régiment de Malaga, sous les ordres de Don Martin, fils du Comte du même nom, qui aujourd'hui est Marquis de Cortès et Général d'Oran, comme le fut son père, ne put s'embarquer aussi vite que le Comte le désirait. Celui-ci, pour exercer les hommes nouvellement venus d'Espagne, en attendant l'arrivée du régiment de Malaga, fit quelques sorties d'Oran, et quelques incursions sur les terres des Mores ennemis. Ensuite, au commencement d'août, le régiment de Malaga étant débarqué, le Comte sortit avec toute l'armée (1) marchant à petites journées. Comme Mostaganem n'est (ainsi que nous l'avons dit) qu'à douze lieues d'Oran, s'il eût précipité le mouvement, les Turcs eussent été pris au dépourvu, et, comme ils étaient en petit nombre dans une place très faible, on eût obtenu le succès avec bien peu de pertes. Mais le Comte s'avança lentement, et laissa ainsi le temps aux Mores et aux Arabes voisins, sujets des Turcs, de rassembler plus de six mille cavaliers; Hassan Pacha, qui avait été averti de l'arrivée des troupes Espagnoles et de la sortie du Comte, eut ainsi le temps de quitter Alger et de marcher sur Mostaganem, à sa rencontre. Il menait avec lui cinq mille Turcs et Renégats mousquetaires, mille Spahis à cheval et dix canons. Arrivé près de Mostaganem, il fut rejoint par les Arabes qui, comme nous l'avons dit, étaient au nombre de six mille cavaliers et dix mille fantassins (2). Le Comte fut averti de

(1) Marmol (liv. V, chap. XIX), dit : *six mille cinq cents hommes*. Il ajoute que les vivres et les munitions avaient été envoyés par mer, et que les Turcs s'emparèrent des bâtiments qui les portaient, ce qui aurait été la principale cause du désastre.

(2) A la nouvelle de la marche du Comte d'Alcaudete, Euldj-Ali

l'arrivée de Hassan par un Renégat qui s'était enfui du camp des Turcs ; il eût encore pu, s'il l'eût voulu (et plusieurs le lui conseillèrent), s'emparer de Mostaganem, qui était très faible, s'y fortifier et y attendre l'attaque de l'ennemi (1) ; mais son courage trop impétueux ne lui laissa pas prendre ce parti. Il en résulta qu'à l'arrivée des Turcs, il fut forcé de livrer bataille dans des conditions désavantageuses. Il fut tué en combattant très courageusement ; son armée fut vaincue et mise en désordre ; plus de douze mille Espagnols furent faits prisonniers. Cette célèbre défaite arriva le 26 août 1558, et Hassan Pacha retourna à Alger, content et triomphant, avec cette grande quantité de captifs, parmi lesquels se trouvait Don Martin, aujourd'hui Marquis de Cortès, fils dudit Comte.

§ 3.

En l'année suivante, 1559, il eut une autre guerre avec le Roi de Labes, dont les états se trouvent dans les montagnes du Sud de Bougie. Cela arriva parce que ni lui, ni ses prédécesseurs n'avaient jamais voulu obéir

était sorti de Tlemcen, dont il était alors gouverneur, et avait coupé les vivres à l'armée Espagnole, en escarmouchant sur ses derrières. Cette troupe était complètement démoralisée par la faim, la soif et la fatigue, si bien que, lorsque les Turcs l'attaquèrent sous les murs de Mazagran, son chef ne put, malgré de nobles efforts, arrêter la débâcle, et fut renversé et foulé aux pieds par les fuyards. (Marmol, loc. cit.).

(1) Il résulterait du récit de Marmol, que le jour même de l'arrivée de l'armée Espagnole sous les murs de Mostaganem, elle faillit prendre la ville de vive force : une compagnie d'avant-garde avait pénétré dans l'intérieur à la suite des fuyards, et l'Enseigne avait déjà planté son drapeau sur les remparts. Le Comte fit sonner en retraite, et *châtier l'Enseigne, qui avait donné sans son ordre*. Le lendemain, on attaqua le faubourg, et on le prit, non sans éprouver de grandes pertes. Le surlendemain, l'armée Algérienne arrivait, et il fallait battre en retraite. (Marmol, loc. cit.).

aux Rois d'Alger, ni leur payer aucun tribut, ainsi que l'avaient fait le Roi de Kouko, son voisin, et quelques autres chefs. Il se fiait à l'élévation et à l'apreté des montagnes dans lesquelles il vivait avec ses sujets. De plus, il faisait souvent la guerre aux Arabes soumis aux Turcs, descendant de ses montagnes, en leur enlevant tout ce qu'ils possédaient. Comme il était généreux, quelques Renégats d'Alger s'étaient mis à son service, parce qu'il leur donnait bonne paye, étant très désireux d'avoir des mousquetaires. En outre, beaucoup de Chrétiens captifs s'enfuyaient d'Alger et se réfugiaient chez lui ; il les recevait bien ; quand ils consentaient à se faire Mahométans, il les mariait et les enrichissait ; et, quand ils voulaient rester Chrétiens, il leur en laissait la liberté, pourvu qu'ils le servissent à la guerre. De cette façon, ce Roi était parvenu à avoir une bonne troupe de mousquetaires, en partie Renégats et en partie Chrétiens. Avec cette troupe réunie à ses sujets, il faisait beaucoup de mal aux Mores soumis ainsi qu'aux Turcs eux-mêmes. On avait envoyé deux armées d'Alger contre lui. Il les avait défaites et massacrées ne laissant en vie qu'un Turc, auquel il avait ensuite fait couper le membre par le milieu ; puis il l'avait renvoyé, les mains attachées derrière le dos, perdant son sang de telle façon, qu'il expira le long du chemin. Hassan Pacha, se voyant victorieux dans la mémorable bataille qu'il venait de gagner sur les Chrétiens, se résolut donc à faire la guerre à ce Roi et à venger toutes les offenses passées ; puis, considérant qu'il y avait dans Alger un grand nombre de captifs pris à Mostaganem, il ordonna d'élever une bannière dans son bague, et de proclamer que tout Chrétien qui se ferait Musulman aurait sa liberté à condition de le servir dans cette campagne contre le Roi de Labès. Beaucoup d'Espagnols se firent Mahométans à cette occasion, et donnaient pour excuse d'un aussi grand péché qu'ils ne l'avaient fait que pour combattre contre les Mores, et que, lorsqu'ils avaient été d'Espagne en Barbarie, cela n'avait

pas été pour autre chose. Hassan forma une armée de six mille arquebusiers, et de six cents spahis, avec ces nouveaux convertis, d'autres Renégats et des Turcs; il fut rejoint le long du chemin par quatre mille cavaliers Arabes, et, avec tout ce monde et huit pièces de canons, il partit pour Bougie et le pays de Labes. Au mois de septembre de l'année suivante 1559, le Roi de Labes, averti de son arrivée, descendit de la montagne avec plus de six mille cavaliers, dix mille fantassins et plus de mille arquebusiers, moitié Renégats, moitié Chrétiens, de ceux qu'il avait recrutés et de quelques-uns de ses sujets qu'il avait dressés à l'usage du mousquet dans les escarmouches qu'il avait eues avec les Turcs. Son attaque fut si vigoureuse qu'elle jeta un grand désordre dans l'armée algérienne (car c'était réellement un homme vaoureux). Enfin il fut tué d'une arquebusade dans la poitrine, et les siens regagnèrent la montagne, où ils choisirent pour Roi un de ses frères, et firent avec Hassan Pacha un traité d'alliance offensive et défensive, sans aucune obligation de tribut. Cependant l'habitude fut prise qu'à l'arrivée d'un nouveau Roi à Alger, le Roi de Labès offrit un présent, en retour duquel le Roi d'Alger lui donnait un riche sabre et un vêtement à la Turquie; cet usage et cette alliance durent encore aujourd'hui. En 1580, le 16 septembre, un fils du Roi de Labes vint rendre visite et donner la bienvenue à Djafer Pacha arrivant de Turquie, et lui apporta un présent qui valait plus de six mille doubles (qui font deux mille quatre cents écus d'or), quatre cents chameaux et mille moutons.

§ 4.

Après cet arrangement, Hassan Pacha revint à Alger, et s'y reposa tout l'hiver et l'année suivante 1560. Il se maria ensuite avec une fille du Roi de Kouko, qui était très belle; et, comme il chérissait un des neveux du Caïd

Ochali (qu'on devrait prononcer Aluch Ali Scanderiza) qui était son grand ami et son Beglierbey, il maria ce jeune homme, qui s'appelait Caïd Hassan Griego, avec une sœur aînée de sa femme, nièce de ce même Roi de Kouko (1). Hassan envoya chercher ces princesses par une nombreuse escorte de cavaliers Mores et Turcs et les reçut à Alger avec pompe, célébrant les noces par de grandes fêtes. Cette alliance avec le Roi de Kouko amena Hassan à permettre aux Kabyles de se montrer à Alger avec des armes offensives et défensives, ce qui n'avait jamais été toléré jusque là. Et comme ces Mores de Kouko qu'on appelle généralement Azuagues (comme nous l'avons dit ailleurs) (2) étaient très nombreux, qu'ils ne faisaient qu'aller et venir, achetant des armes, se promenant librement dans Alger, comme si la ville eût été à eux, cela fit venir de grands soupçons aux Turcs et Renégats, qui craignaient que le Roi de Kouko et Hassan Pacha ne se fussent entendus pour rendre celui-ci maître d'Alger, et le soustraire à l'obéissance due au Sultan. Ces inquiétudes augmentèrent encore, lorsque, au mois de septembre 1561, plus de six cents Mores Azuagues de Kouko entrèrent à Alger en troupe et formés par compagnies (3). L'Agha des Janissaires, auquel sa charge et son devoir commandaient plus qu'à un autre de porter remède à tout cela, réunit le Divan (c'est ainsi que se nomme le Conseil des Janissaires), où il fut décidé qu'on inviterait Hassan Pacha à faire proclamer

(1) Il semble résulter de là que le Roi de Kouko avait épousé la veuve d'un de ses frères.

(2) Dans la Topografia, chap. XI.

(3) Il est très certain que Hassan voulait se soustraire au joug de la milice, et que c'est pour atteindre ce but qu'il se constituait une armée de Renégats et de Kabyles ; cette politique fut celle de tous les grands Pachas, jusqu'à la mort d'Euldj-Ali ; sa réussite eût assuré l'ordre et la fixité du pouvoir ; elle fut malheureusement toujours entravée par les défiances jalouses de la Porte. Ce ne fut que bien longtemps après qu'elle s'aperçut elle-même combien il était impossible à un gouvernement régulier de supporter l'existence des Janissaires.

qu'il serait interdit, sous peine de mort, aux Azuagues et aux Mores de Kouko d'acheter des armes, et aux Algériens de leur en vendre ; et enfin, que tous les Kabyles qui étaient dans Alger eussent à en sortir au bout de deux heures. Cela fait, et les Azuagues sortis d'Alger, les Janissaires vinrent au palais, y prirent Hassan Pacha, et, lui ayant mis les fers aux pieds, le placèrent sous bonne garde. Ils envahirent immédiatement la maison d'Ochali et celle de son neveu Caïd Hassan, beau-frère du Pacha, s'en emparèrent, les mirent en prison chargés de fers, et firent armer tout de suite six galères, dans lesquelles ils les envoyèrent tous trois enchaînés au Sultan avec un mémoire des fautes commises par eux, et des soupçons auxquels elles avaient donné lieu. Cela eut lieu au commencement d'octobre 1561 (1), en sorte que, cette fois là, Hassan Pacha régna à Alger quatre ans et quatre mois, à savoir du mois de juin 1557 à la fin de septembre 1561.

CHAPITRE XIII

Hassan Agha et Couça Mohammed, quatorzièmes.

§ 1.

Les principaux auteurs de cet emprisonnement et de l'affront qui fut fait à Hassan Pacha étaient au nombre de

(1) Cette date n'est pas tout-à-fait exacte. En effet, dans une lettre datée de Constantinople, le 15 juillet 1561, M. de Petremol fait savoir à Catherine de Médicis qu'il a prié le Grand Vizir de recommander l'alliance Française à « Achmat-Bassa, nouveau Beglerbey d'Algier, » en la place du fils de Barberousse, qui a esté amené lié à ceste Porte par les siens mesmes, accusé de trahison, etc. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 664.)

deux ; l'Agha des Janissaires, qui se nommait Hassan, et le Beglierbey, ou Capitaine général de la Milice qui se nommait Couça Mohammed ; tous deux étaient Turcs, et leurs charges leur donnaient à Alger une autorité prépondérante. Aussi, après l'emprisonnement d'Hassan, furent-ils élus tous deux par la milice et les Turcs Gouverneurs d'Alger, non avec le titre de Pacha ou Roi, mais avec celui de Khalifa, c'est-à-dire Vice-Roi. Il n'arriva sous leur gouvernement rien de digne d'être raconté. Cet état de choses dura cinq mois, de la fin de septembre 1561, au milieu de février 1562 (1) époque où Ahmed Pacha arriva, nommé par le Grand Seigneur. Le fils de Barberousse, soit qu'il ne fût pas coupable de la faute qu'on lui imputait (comme c'est l'opinion générale), soit qu'il eût su, par son habileté, convaincre le Sultan de son innocence, avait fait ordonner au nouveau Pacha d'envoyer à Constantinople ses ennemis Hassan Agha et Couça Mohammed, afin qu'il pût obtenir justice contre eux. En vertu de ces ordres, Ahmed Pacha, arrivé à Alger, les fit saisir, et vingt jours après, les envoya au Sultan, avec les six galères dans lesquelles il était venu. Arrivés à Constantinople, ils défendirent si mal leur cause, et Hassan Pacha s'arrangea si bien que le Sultan le déclara innocent et donna l'ordre de couper la tête aux autres. Hassan Agha était Bosnien, âgé d'environ quarante-deux ans, grand, brun et mince. Couça Mohammed était Turc, de ceux qu'on nomme Chacals ou Vilains, comme il en passe chaque année de Turquie en Algérie ; il était âgé de cinquante ans, de taille moyenne et fort gros ; il avait les yeux très grands, le nez camus et son teint était olivâtre.

(1) Voir, pour ces dates, la note précédente.

CHAPITRE XIV

Ahmed Pacha, quinzième Roi.

§ 1.

Ahmed Pacha fut très bien reçu à Alger; les Janissaires et les habitants lui firent le meilleur accueil possible et s'efforcèrent d'accomplir tous ses désirs parce qu'il était grand favori du Sultan. Et comme la coutume veut qu'à l'arrivée d'un nouveau Roi, les Caïds, les principaux et les riches lui fassent de nombreux présents, ils en offrirent encore davantage à Ahmed, qui les reçut très volontiers et avec une grande joie, montrant à tous qu'il était très cupide, ce qui était vrai; on raconte qu'à l'époque où il était au service du Sultan, comme chef des jardins de son sérail de Constantinople (telle avait été la première cause de sa faveur), il avait trouvé moyen de faire fortune, rien qu'avec la vente des herbes, des fleurs et des fruits du jardin, et qu'il en avait offert une bonne partie à la Sultane favorite Rose (1), pour qu'elle lui fit avoir le Gouvernement d'Alger. Pour rentrer dans ses avances, il s'empressa de récolter de part et d'autre le plus d'argent possible; car il se doutait qu'il n'occuperait pas longtemps sa charge, ce qui arriva. En effet, au bout de quatre mois de règne, au mois de mai de cette même année 1562 (2) il mourut de la dyssenterie et on l'enterra au cimetière des Rois, dans une Kouba qui est à côté de celle de Yahia; il ne resta donc à Alger que

(1) La Sultane favorite était alors Roxelane.

(2) Dans une lettre de M. de Petremol, datée de Constantinople, le 8-16 juin 1562, on lit: « Ce matin, au Divan, le fils de Barberousse » a baisé la main au G. S. pour s'en retourner Beglerbey en la place » de Hassan Aga, qui y est mort. Quand il sera pour partir, je l'iray » visiter pour luy recommander toujours les navires et subjects du » Roy, etc. » (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 697.)

depuis le milieu de février jusqu'à la moitié du mois de mai de la même année. C'était un homme d'environ soixante ans, les cheveux tout blancs, robuste, grand, gros et brun.

CHAPITRE XV

Yahia, seizième Roi.

§ 1.

Ahmed Pacha étant mort, Yahia son Khalifa gouverna jusqu'à l'arrivée d'Hassan Pacha, fils de Barberousse, pendant plus de quatre mois, en grande paix et sans qu'il arriva rien de remarquable pendant tout ce temps. Il mourut, comme nous l'avons dit précédemment, en 1570, en revenant avec Ochali de la prise de Tunis.

CHAPITRE XVI

Hassan Pacha, Roi pour la troisième fois et dix-septième.

§ 1.

Les services et mérites de Barberousse furent toujours, même après sa mort, la grande raison qui fit favoriser son fils Hassan Pacha par le Sultan, malgré le nombre et la puissance de ses ennemis et de ses rivaux; on en a une preuve éclatante par cette troisième nomi-

nation au gouvernement d'Alger. Car, non-seulement, il reçut satisfaction par le supplice de ses accusateurs dans une occasion où il y avait eu de graves soupçons élevés contre lui, mais encore il se vit rendre la Royauté que le Sultan avait donné quelques mois auparavant à son favori. Quand il partit de Constantinople, Piali Pacha, Général de la mer, lui donna pour l'accompagner à Alger dix galères, de celles qu'il avait prises à la bataille des Gelves en 1560, étant Amiral de la flotte Turque (1). En arrivant à Alger, au commencement de septembre 1562, sa venue inespérée causa un tel contentement à tout le monde que les femmes elles-mêmes, qui, dans ce pays, sont enfermées, montèrent sur les terrasses pour lui souhaiter la bienvenue par leurs cris joyeux. Et, quoique la coutume veuille que le Roi nouveau venu loge quelques jours dans un palais situé près de la Marine, d'où on y va par un grand escalier de pierre (2), Yahya quitta au contraire tout de suite le palais destiné aux Rois pour lui laisser la place libre. Hassan Pacha, en débarquant, se rendit à ce même palais, comme pour donner à entendre qu'Ahmed n'avait pas été un Roi véritable et que lui-même n'avait pas cessé de l'être ; il fit cet affront à son prédécesseur qui avait cependant été réellement envoyé par le Sultan. Tout d'abord, il commanda de préparer rapidement de grosses provisions de biscuit, de projectiles, munitions, et autre matériel de guerre, sans laisser soupçonner à personne, l'intention qu'il avait de marcher sur Oran et Mers-el-Kébir ; il cherchait non-seulement la gloire de prendre ces villes, mais encore (comme on le sut plus tard) à se venger des Janissaires

(1) Au sujet du désastre des Gelves, voir Marmol, Lib. VI, chap. XLI.

(2) En 1830 ces escaliers existaient encore. Le palais était situé sur l'emplacement actuel de la caserne Lemercier. M. Devoulx (*Mosquées et Etablissements religieux d'Alger*), parle de cet édifice et de ces escaliers ; mais il n'en a pas connu la véritable destination. Plus tard, au temps des Deys, ce bâtiment devint une caserne de Janissaires.

et soldats qui l'avaient jadis maltraité et insulté; il savait bien que, dans une entreprise aussi importante et périlleuse que celle-là, il y en aurait beaucoup de tués et que sa haine serait satisfaite. Il partit le 5 février de l'année suivante 1563, avec la plus grosse armée qu'ait jamais levée Roi d'Alger; tant en Janissaires, Turcs, Renégats, Andalous (ou Mores d'Espagne), il avait réuni jusqu'à quinze mille mousquetaires et mille spahis à cheval. Son beau-père, le Roi de Kouko, lui envoya mille cavaliers, ce qui, avec ceux des autres chefs Mores, porta sa cavalerie à dix mille hommes. Il envoya par mer trente-deux galères ou galiotes chargées d'artillerie, de munitions et d'approvisionnements, et trois saéties ou caravelles Françaises portant quantité de biscuit, farine, beurre, figues, huile et autres comestibles, et beaucoup de barils de poudre. Arrivé à Oran, il jugea bon d'attaquer d'abord Mers-el-Kébir pour devenir maître de ce grand port, parce que c'était le point le plus important et le mieux fortifié. Il l'investit le 3 avril 1563, et l'assiégea par une vigoureuse canonnade longtemps prolongée et plusieurs cruels assauts; la place fut défendue par Don Martin de Cordova, Marquis de Cortès, Général d'Oran et de la Province; enfin, après une grande tuerie des Turcs ainsi que des Chrétiens assiégés dans la place, le 7 du mois de juin, au bout de deux mois et quatre jours de tranchée ouverte, il vit arriver par mer le seigneur André Doria, qui, pendant qu'on se hâtait en Espagne d'assembler une grosse armée pour se porter au secours d'Oran, était venu avec ses galères, celles de Naples, et beaucoup d'infanterie pour secourir cette ville par ordre du Vice-Roi de Naples Don Perafan de Ribera, Duc de Alcala (1). Quand les Turcs virent cette armée, ils n'osèrent pas l'attendre; les galiotes et les galères Turques s'enfuirent.

(1) Il avait été gouverneur de Bougie en 1533, 1534 et 1535. (Voir les *Documents Espagnols*, traduits par M. de La Primaudaye (déjà cités.)

vers Alger, et Hassan Pacha leva le camp en emmenant ses canons, et reprit sans tarder le chemin par où il était venu. Il arriva à Alger le 24 juin et, pendant longtemps, la ville ne retentit que des plaintes et des cris des femmes qui pleuraient leurs maris, et des pères qui pleuraient leurs enfants; quant à Hassan Pacha, il ne pouvait dissimuler le plaisir qu'il éprouvait d'avoir fait tuer dans cette guerre une grande quantité de ceux qui lui étaient hostiles (1).

§ 2.

Dans cette année et dans l'année suivante 1564, Hassan Pacha se reposa et il n'arriva rien de remarquable à Alger. En septembre 1564, il reçut très secrètement des lettres du Sultan qui lui faisait savoir qu'au printemps suivant, il était décidé à diriger un gros armement contre Malte, et lui ordonnait de s'appréter à s'y joindre avec tous ses Reïs et le plus de forces possible. En vertu de ces instructions, l'hiver arrivé, il ordonna aux Corsaires de se préparer et de mettre leurs vaisseaux en état, sans leur dire pourquoi, leur faisant seulement entendre que le Grand Seigneur enverrait ses commandements quand il en serait temps. Au mois de mars 1565, il reçut de nouvelles lettres du Sultan qui l'invitaient à se mettre en route pour Malte au mois de mai. En conséquence, il partit au milieu de ce mois avec vingt-huit galères et galiotes très bien pourvues de monde, d'artillerie et de munitions; il laissa le reste de ses navires à la garde

(1) Il est presque inutile de faire remarquer combien le rôle attribué à Hassan est improbable. Quant à l'insuccès des Turcs, il est confirmé par une lettre de M. de Foistauillé, datée du mois de juillet 1563 (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 736), et par Marmol (Lib. V. Chap. XIX). D'après ce dernier, Hassan se conduisit très courageusement, et la place était en grand danger d'être prise lorsque Doria arriva à son secours.

d'Alger. La flotte portait trois mille hommes, troupe choisie de vieux soldats expérimentés. Tout le monde sait le désastre qui arriva aux Turcs dans cette guerre; Alger fut particulièrement éprouvé; car il ne revint pas la moitié des trois mille Janissaires qui étaient partis; les autres restèrent presque tous à l'assaut du fort Saint-Elme, parce que, les Turcs et Renégats d'Alger étant considérés comme la troupe la plus brave et la mieux dressée que le Sultan ait dans tout son Empire, Mustapha Pacha, Général de l'armée de terre dans cette guerre, en fit grand usage dans les occasions les plus périlleuses. Hassan rendit les plus grands services pendant toute la durée de cette campagne; il fut particulièrement chargé par l'Amiral Piali Pacha de la sûreté de l'Armada, et celui-ci lui commanda continuellement des sorties pour le protéger et lui faire escorte. A la fin, les Turcs furent battus par les Chrétiens, que Don Garcia de Tolède, Général de la flotte du Roi d'Espagne et Vice-Roi de Sicile, avait envoyés au secours de Malte et de ses Chevaliers, sous le commandement de Don Alvaro de Sande, Ascanio de la Cornea et Chapin Vitello; l'armée Turque fut forcée de se retirer et Hassan retourna fort mécontent à Alger avec ses vingt-huit navires; il y arriva au commencement d'octobre 1565 (1).

§ 3.

Après ces événements, Hassan Pacha se reposa jusqu'en 1567; au commencement de cette année, vers le 8 janvier (ce mois et celui de février sont habituellement les plus froids à Alger), il arriva huit galères qui tirèrent un coup de canon, comme nous avons déjà dit que le font d'habitude les vaisseaux qui viennent de Constanti-

(1) Voir Vertot, *Histoire des Chevaliers de St-Jean de Jérusalem* (Paris, 1726, 4 vol. in-4°), T. III, p. 144 et suiv.

nople avec un nouvel ordre du Sultan; Hassan Pacha envoya une frégate et apprit qu'il lui venait un successeur. Il quitta le palais royal et s'en fut au logement où les Rois font leur premier séjour, emportant avec lui tous ses biens. A l'arrivée du nouveau Pacha, il lui remit le gouvernement de la ville et du Royaume, et se disposa immédiatement à partir pour Constantinople. Et, cette fois, n'espérant plus revenir à Alger, il légua le grand bain qu'il y avait fait bâtir à tous les Rois ses successeurs, qui en touchent encore aujourd'hui le revenu (comme nous l'avons dit plus haut). Il donna au Beylik une grande quantité d'officiers captifs et de maîtres-ouvriers pour les constructions maritimes; il en existe encore aujourd'hui beaucoup qui ne sont employés qu'au service de l'État et par les ordres de la milice (qui gouverne l'intérieur, comme nous l'avons écrit ailleurs plus au long) (1). Il n'emmena pas avec lui la fille du Roi de Kouko, sa femme, avec laquelle il vivait depuis longtemps, quoi qu'il en eut un fils, alors tout enfant. Il partit d'Alger à la fin de ce même mois de janvier, et vécut ensuite plusieurs années en Turquie et à Constantinople en grand honneur et réputation. Il mourut en 1570, et fut enterré dans la Kouba qui sert de sépulture à son père Kheïr-ed-Din Barberousse, à cinq milles de Constantinople. En outre du jeune fils qu'il avait eu de la fille du Roi de Kouko, il en laissa un autre plus âgé, nommé Mohammed Bey, qu'il avait eu jadis d'une femme Turque à Constantinople; quelques-uns disent que cette femme était une Renégate Corse, très belle. Ce Mohammed, après la mort de Dragut Reïs, qui fut tué au siège de Malte, se maria avec la fille unique et héritière de ce même Dragut. En l'année du Seigneur 1571, lorsque le seigneur Don Juan d'Autriche livra la bataille de Navarin,

(1) Dans la *Topografia*, chap. XLI. — Nous ferons remarquer que, lorsqu'Haëdo emploie le mot : *aujourd'hui*, il faut lire : *de 1578 à 1581*, époque à laquelle il se trouvait captif à Alger.

il se trouvait dans la flotte Turque avec une galère à lui bien armée; le Marquis de Santa-Crux, Général des galères de Naples, vint lui barrer le passage, et avant qu'il n'eût pu s'échapper, l'aborda et l'attaqua; les rameurs Chrétiens de la galère de Mohammed, qu'il avait exaspérés par ses cruautés, se précipitèrent sur lui à la poupe, avant que les troupes du Marquis n'eussent pris le bâtiment, le tuèrent et le mirent en morceaux avec les étais (1). Quand Hassan Pacha termina son règne, qui dura cinq ans, il avait cinquante-un ans; il mourut à l'âge de cinquante-cinq. Il était petit, très gras, et resta tel en dépit de beaucoup de remèdes et de soins; son teint était très blanc; il avait de grands yeux et des sourcils très épais, comme son père; il avait une forte barbe noire, et zézayait très gracieusement; il parlait plusieurs langues comme si chacune d'elles eût été sa langue natale; particulièrement, lorsqu'il parlait espagnol, tout le monde eût dit qu'il était né en Espagne. Il fut très libéral et populaire, s'acquit une grande réputation et était très aimé de ceux qui l'entouraient; la majeure partie des Caïds et des Renégats qui sont aujourd'hui à Alger ont fait partie de sa maison.

CHAPITRE XVII

Mohammed Pacha, dix-huitième Roi.

§ 1^{er}.

Le successeur d'Hassan fut Mohammed Pacha, fils de

(1) Cervantes, qui fait le même récit, raconte que les rameurs le déchirèrent avec leurs dents, enchaînés qu'ils étaient à leurs bancs et n'ayant pas d'autres armes.

Sala-Reïs, jadis Roi d'Alger, comme nous l'avons dit. Il arriva à Alger au commencement de janvier 1567, accompagné de huit galères ; il ne régna qu'un an et deux mois, pendant lesquels il y eut à Alger une grande famine ; mais il y remédia par ses soins. Il fut très bon justicier, et, comme avant lui, beaucoup de voleurs Mores infestaient les routes, il les poursuivit si activement, qu'en peu de temps il les eut tous pris et pendus. Et comme peu de jours se passaient sans qu'il fût fait justice de quelqu'un d'entre eux, un jour, regardant de chez lui la muraille, aux créneaux de laquelle se faisaient les exécutions, et voyant qu'elle était inoccupée, il se tourna vers ses gens et leur dit : « Comment, la muraille n'a pas déjeuné aujourd'hui ? » Et aussitôt, sachant qu'il y avait un condamné à mort à la prison, il ordonna qu'on le pendît à l'instant même. Il fut très amateur de la chasse aux faucons, vautours et milans, dont se soucient habituellement peu les Turcs ; pour cet exercice, il entretenait en sa maison beaucoup d'oiseaux et de chiens et allait chaque jour avec eux dans la campagne d'Alger et dans les montagnes, chassant et tuant beaucoup de lièvres, perdrix, palombes, tourterelles, cailles et sangliers qui abondaient dans le pays, n'étant ni tracassés ni chassés. Il fut le premier Roi qui réconcilia la milice avec les Levantins et les marins, en ordonnant que les Janissaires pussent, comme ils le désiraient tant, aller dans les navires de course comme soldats ; et que les Levantins, soit Turcs, soit Renégats, pussent être Janissaires sur leur demande ; de cette façon, il mit un terme à la grande discorde qui régnait depuis longtemps à Alger entre ces deux corps (1). Il fut le premier des Rois qui apporta un esprit de suite à fortifier la ville d'Alger, dont la position naturelle est

(1) Il eût été plus exact de dire qu'il apaisa momentanément la discorde ; mais elle ne devait pas tarder à se réveiller pour ne jamais cesser depuis.

faible ; à cet effet, dès les premiers mois de son règne, il se servit d'un Renégat Sicilien, nommé Mustapha, qui avait fortifié La Goulette ; il lui fit faire les fondations d'un ouvrage qui s'appelle aujourd'hui de son nom Bordj Mohammed Pacha. Il est situé en dehors de la ville, à l'entrée de la montagne, à cinq cents pas de la Casbah, dans une situation très importante ; nous en avons donné une description très détaillée dans la *Topographie ou description de la ville d'Alger*, à laquelle nous renvoyons le lecteur (1). Pendant toute l'année de son règne, il n'y eut pas de guerre, mais, au mois de mai 1567, les habitants de la ville de Constantine se révoltèrent contre la garnison et le Caïd Turc, et tuèrent quatre ou cinq hommes ; le bruit courut que les Mores avaient justement agi en cette occasion, parce que le Caïd avait voulu violer une très belle fille de leur nation. Mohammed Pacha fut en personne à Constantine, et pour punir les habitants de leur révolte et d'avoir chassé le Caïd, il les fit tous vendre à l'encan, hommes, femmes et enfants, et confisqua tous leurs biens. Mais quelques-uns des Mores qui s'échappèrent gagnèrent Tripoli par terre et de là passèrent en Turquie et à Constantinople, où ils se plaignirent au Sultan. Celui-ci ordonna qu'on leur rendît la liberté, leurs habitations et leurs biens, et pour punir Mohammed Pacha, il le remplaça au commencement de l'année suivante par Ochali, qui fut plus tard son Grand Amiral. Ochali arriva à Alger au commencement de mars 1568. Mohammed avait régné un an et deux mois ; il avait à cette époque trente-cinq ans, était de taille ordinaire,

(1) *Topografia*, chap. IX. — Le fort des Vingt-quatre heures a été également construit par lui, ainsi que l'atteste une Inscription Turque, conservée au Musée d'Alger sous le n° 29. MM. Berbrugger et Devoux ont cherché à faire croire, par des arguments plus ou moins spécieux, que ce fort avait été élevé par Euldj Ali : ces allégations ont été émises pour les besoins d'une cause que nous n'avons ici ni à attaquer ni à défendre ; mais, jusqu'à preuve contraire, qui n'a pas été fournie, l'Inscription fait foi pour l'Histoire.

de grosseur moyenne, d'un teint blanc avec la barbe noire; il louchait. Plus tard, en 1571, quand le seigneur Don Juan d'Autriche vainquit la flotte turque, Mohammed Pacha fut fait prisonnier avec beaucoup d'autres Turcs de distinction, fut ensuite envoyé par Don Juan au Pape Pie V, à Rome, avec les fils du Pacha et d'autres prisonniers, et, quelques années après, fut délivré avec eux en échange du Seigneur Gabriel Cerbelloni, et d'autres Chevaliers qui avaient été pris dans le fort de Tunis en 1574.

H.-D. DE GRAMMONT.

(A suivre.)
